

Le 21 avr. 2017 à 23:34, Alexandre a écrit :

(...) Il me faudrait plus d'informations sur ton expérience yéménite pour me prononcer, étant donné que tu as entouré ton récit d'un certain nombre de non-dits sur la véritable nature de ta relation avec le "leader". C'est la façon dont tu articules cette relation et ta conversion à l'islam qui m'interpelle

Beaucoup de choses à se dire donc. À très bientôt inch Allah
As slm alkm

Le 22 avr. 2017 à 17:19, Vincent a écrit :

Salam,

Merci pour tes compliments et encouragements... Je réponds à ta question sur ma relation avec le « Leader ». Certes, dans l'[article](#) yéménite de 2007, il y a un non-dit sur ce point. Mais dans mon travail à moi, il n'y en a pas, et il n'y en a jamais eu. Je t'explique, et tu vas très vite comprendre inchallah. Tu sembles avoir plaisir à me lire, donc je n'hésite pas à t'envoyer d'autres textes (attachés à ce mail).

D'abord, prend connaissance de mon texte du 5 avril, qui s'appelle « [EngagementdEcrire.pdf](#) ». Je l'ai rédigé le jour de la [fermeture de la mosquée](#), juste avant : c'était une sorte de méta-commentaire sur mon rapport à l'écriture. Cette activité m'a toujours paru très problématique : notamment dans l'islam, mais même avant. En fait c'est là que ma foi trouve son origine, dans le rapport entre l'écriture et la honte. Mais bref, pour ce qui nous occupe, ce texte raconte mon histoire en amont de mon départ au Yémen, entre 18 et 22 ans.

Ziad, c'est la personne au Yémen qui a su entendre cette histoire. Je l'ai rencontré en août 2003, trois semaines après mon arrivée au Yémen pour mon premier terrain (23 juillet). C'était un type très doué, qui sortait tout juste major de l'université, en expertise comptable. Quand je l'ai rencontré, j'ai su tout de suite qu'il était mon homme, l'interlocuteur dont j'avais besoin. Je lui ai tout raconté : l'interaction magique entre l'arabe et les mathématiques, la mort de mon père, ma relation à Momo. Évidemment, il a tout de suite compris que j'allais me convertir à l'islam. Mais moi je n'étais pas là pour ça : j'avais des grands projets de sciences sociales, je voulais modéliser, analyser, comprendre... J'étais complètement fasciné par Ziad, mais il était hors de question de rendre les armes, ou alors l'aventure n'avait plus d'intérêt.

Au début Ziad s'est méfié, il a prétexté qu'il avait des démarches administratives à faire dans la capitale, et il m'a proposé de l'accompagner. On s'était rencontrés trois jours plus tôt, on ne faisait que discuter à bâtons rompus, quasiment nuit et jour, donc j'ai accepté immédiatement - d'autant que ce devait être juste pour quelques jours. Mais en fait, Ziad essayait de m'éloigner de son quartier, où déjà ma présence commençait à faire des conflits. Donc le 18 août on est parti à Sanaa. Sauf que pour ma part, c'était très angoissant de me retrouver dépendant de Ziad, j'avais l'impression d'être ensorcelé par un fou de Dieu. Donc je suis redescendu à Tazé cinq jours plus tard (23 août), sur un coup de tête, pensant que Ziad reviendra bientôt de toute manière.

À ce moment-là, Ziad au téléphone m'a proposé de retourner dans son quartier, où son grand frère Nabil allait m'accueillir. Nabil, c'était le chef de la police des souks, un homme au grand cœur, rustre et généreux, autant adulé par les « petites gens » que haï, par quantité d'observateurs et de journalistes, pour qui il représentait toute la corruption du Régime. Là encore, Ziad voulait me garder en observation, voir comment j'allais me comporter avec Nabil. Mais moi je n'avais aucun problème : ce dernier se comportait très bien avec moi, et j'étais au-delà de ces questions idéologiques. Donc je suis

revenu presque quotidiennement, j'ai commencé à « faire mon trou » dans le quartier de Ziad, aux côtés de Nabil, gagnant un peu de son estime, en attendant que Ziad daigne redescendre à Taz.

Ziad n'est redescendu que le 3 septembre. C'est là seulement que s'est mise en place toute l'histoire du Leader (al-Za'im), dont j'ai fait ma maîtrise l'année suivante. Ziad s'est débrouillé pour mobiliser ses jeunes voisins, et mettre en scène la société islamique idéale. C'était donc un objet sociologique réel, mais inscrit tacitement dans une conversation apologétique. Il s'agissait bien de me convertir, et plus encore, de me subjuguier (d'où le parallèle avec l'histoire du Calife et son vizir persan, que j'ai découvert plus tard...). Sauf que je n'avais pas du tout conscience de tout ça : officiellement, on était dans la ville du modernisme, où l'on parle librement, où le tribalisme en principe n'a pas droit de citer... Or au fil des semaines, la mise en scène a échappé à Ziad. Les jeunes voisins se sont mis à s'intéresser pour de vrai à ma présence, à s'enthousiasmer, en découvrant qu'ils pouvaient aussi parler avec moi de manière autonome. Moi j'étais complètement irresponsable, je voulais parler librement avec tout le monde, donc je les mettais tous en concurrence les uns avec les autres. Et puis à l'extérieur du quartier, il y avait les commerçants, qui voyaient tout ça d'un très mauvais œil... Bref, Ziad a été trahi par ses lieutenants, les uns après les autres, et la belle autorité charismatique s'est transformée en une sorte de farce. Déjà à la mi-septembre, les jeunes parlent de Ziad comme d'un cas psychiatrique, rendu fou par sa folie des grandeurs (*za'ama*), et Ziad laisse faire. Puis il tente de réinstaurer son autorité en me chassant du quartier, mais les jeunes lui volent dans les plumes et font leur « révolution démocratique ». C'est une espèce de farce, un script conçu pour alimenter l'histoire - donc ajusté à ma subjectivité et aux mots limités de mon vocabulaire, mais en même temps ils y croient vraiment : ils se découvrent dans le regard de l'Occident, d'un Occidental en chair et en os, et ils sont fascinés. Moi je suis complètement transi, au bord de la crise de nerfs. Ziad se rend compte que ma conversion n'est plus du tout à l'ordre du jour, mais que je n'y suis pour rien. Cette affaire le plonge dans une profonde perplexité, et il finit par se retirer au village (21 septembre). Je reste là-bas avec lui deux jours, mais nous n'avons plus grand chose à nous dire, et je retourne en ville, où je veux « continuer mon enquête ». Les jeunes ne savent plus quoi faire de moi - et il n'y a plus de maître à bord : ils envisagent les hypothèses les plus folles, me font des avances sexuelles, me testent sous toutes les coutures... Les bavardages s'aggravent, ma présence commence vraiment à faire scandale... Mais je n'arrive pas à lâcher cette histoire, je suis complètement hypnotisé.

Finalement, le 29 septembre au soir, je subis une pseudo-tentative de viol, très théâtralisée. Nous sommes en train de discuter dans une ruelle, quand un jeune vient en courant nous avertir que Nabil a bu, et qu'il est décidé à « enculer le Français ». Précipitamment ils me font monter dans un appartement, le temps que Nabil arrive et qu'ils lui répondent depuis le balcon que je suis rentré chez moi. Puis ils m'exfiltrent discrètement jusqu'aux avenues et je monte dans un taxi.

Tout ça relève du psychodrame, je le sais parfaitement, mais en même temps je ne peux plus me permettre de rester dans ces conditions. J'ai appelé Ziad pour qu'il revienne, mais finalement il s'est contenté de passer un savon à Nabil au téléphone. Après une dernière confrontation avec ce dernier, le lendemain, je monte à Sanaa, accompagné d'un jeune « dégouté par cette histoire », et qui a décidé de « changer de vie »... Je passe les trois dernières semaines de mon séjour (jusqu'à mon vol retour le 23 septembre), en compagnie d'un cousin éloigné de Ziad, exilé depuis quelques années à Sanaa où il est employé de banque, et qui oscille entre réprobation et nostalgie.

C'est sur les bras de Waddah que je me suis déchargé pour la première fois de toute cette histoire, et c'est lui qui m'a livré l'envers de l'histoire, sur chacun de ces jeunes avec lesquels il avait grandi. La relation avec Waddah était une relation exclusive, orageuse et paradoxale, mais fondée avant tout sur de la bienveillance et de la tendresse. Avec lui, mes personnages ont pris corps dans un fantasme, qui ouvrait la voie à une reconstitution sociologique. De toute façon il n'y avait pas d'autre solution, pas de retour en arrière possible, pour lui comme pour moi.

Mes séjours suivants ont été très différents, à cause de la question homosexuelle, qui a tout envahi. Lors de mon premier séjour, toute l'histoire était construite sur des rapports d'honneur, tendue vers un horizon sublimé, et l'homosexualité était simplement impensable. Les années suivantes, elle était omniprésente : je la voyais en moi et partout autour de moi, ce qui me paralysait complètement. C'est lors de ce second séjour que j'ai commencé à travailler sur la condition des « pauvres gens », les ruraux intimidés par la ville, les vaincus. Puis en 2006, pour mon premier terrain de thèse, j'ai cherché à réactiver cette histoire latente à travers l'étude des insultes et de la vulgarité. D'où l'article de 2007 que tu as lu. D'où aussi les conséquences sur Ziad et sur sa famille : sur ce point, je te renvoie à un autre texte, rédigé en 2012, « [planel-e&3f-octobre.pdf](#) ».

Tu sais, il m'a fallu de longues années pour dissiper totalement les ombres de cette histoire. Pour ne pas diaboliser Nabil, pour ne pas psychiatriser Ziad, et pour comprendre que Waddah était pur, que l'homosexualité chez lui n'était absolument pas banalisée, ni chez les Yéménites en général. Aujourd'hui encore, je re-parcours cette histoire, je la redécouvre sans cesse, en l'écrivant et la ré-écrivant. Elle me nourrit et illumine ma vie. Même à distance, dans l'espace et le temps, leur beauté me porte encore.

Mais le drame, vois-tu, c'est que personne n'a envie d'entendre une telle histoire. Que les Yéménites ne soient pas arriérés, déviants et pervers - ou simplement conformes à l'image culturaliste stéréotypée, censée rendre compte de leur « réalité » - personne ne veut l'envisager. Et surtout pas les musulmans français. J'emmerde tout le monde avec mon histoire. Les Yéménites aussi emmerdent tout le monde. Qu'ils crèvent!